

velle preuve à l'appui de cette parole d'un écrivain français : Que toujours l'Eglise aime, recherche, honore les lettres humaines.

Discours du Président, M. A. BENOIT, en proposant la santé des Société-sœurs :

Messieurs,

Cette santé est, de notre part, l'expression de la satisfaction intime que nous éprouvons à souhaiter une bienvenue des plus amicales à ces sociétés auxquelles nous sommes unis à plus d'un titre. Tous membres d'une même famille, nous sommes leurs alliés par les liens du cœur comme par ceux de l'intelligence, et rien peut nous être plus agréable que de les voir réunies ce soir sous notre toit, assises à notre table et partageant avec nous—si je puis m'exprimer ainsi—le pain de l'amitié. Il existe, entre elles et nous, un lien de similitude qui nous porte à les aimer et à nous intéresser à elles. En effet, la mission que nous sommes tous appelés à remplir est la même ; nos aspirations ont pour source le même amour du progrès intellectuel, nos travaux sont animés du même zèle, ayant pour but le même objet. Le champ de travail seul est différent. Mais, si nous sommes d'ordinaire éloignés les uns des autres, nous osons nous estimer heureux de voir se présenter une circonstance favorable pour nous réunir une fois tous ensemble ; car rien, plus que de pareilles réunions, ne saurait être salutaire pour retremper nos forces et pour acquiescer à un nouveau courage. Nous sommes malheureusement envahis de tous côtés par une atmosphère qui ne respire qu'un monde matériel. Les esprits tournent sous le souffle de la spéculation. Cette fièvre entraîne le monde dans un délire qui le force presque de n'accorder que bien peu d'attention aux choses de l'intelligence. Nous devons constater, quoiqu'à regret, que ce vent funeste a emporté dans sa course quelques-unes de nos jeunes sociétés littéraires qui, il n'y a que peu d'années encore, remportaient de beaux succès, offraient les meilleures espérances. Peut-être ont-elles manqué de l'appui et de l'encouragement qu'elles méritaient. Espérons que l'avenir nous réserve un sort plus favorable ; mais c'est à nous d'y travailler. Pour être heureux et prospères, il faut être forts ; pour être forts, il faut s'unir, et rien ne saurait cimenter davantage cette union que de nous réunir tous ensemble comme nous le faisons aujourd'hui. Aussi, nous souhaitons tous que cette réunion soit le prélude de bien d'autres rendez-vous de ce genre, dans lesquels toutes les Société-sœurs du pays trouveront une source de vitalité et de force.

Notre Institut s'est senti vivement honoré de l'attention toute particulière avec laquelle les différentes Société-sœurs ont accueilli son invitation. Nous avons été flattés de la déférence que nous a témoignée l'Union Catholique et la Société Historique de Montréal en déléguant vers nous des personnes dignes en tous points de les représenter. De son côté, Québec—cette nouvelle Athènes de notre jeune Canada—s'est empressée de répondre à notre appel en nous envoyant des délégués qui ne pouvaient être mieux choisis pour représenter son Institut-Canadien, sa Société Historique et son Cercle Catholique. Cet acte de franche courtoisie est une preuve de l'harmonie qui règne parmi nous. Aussi, je suis heureux de les remercier des intentions généreuses qui les animent à notre égard, et les assurer qu'ils trouveront en nous des amis, des frères dévoués, toujours prêts à les encourager dans leurs travaux, toujours disposés à les appuyer dans leurs bons mouvements, et toujours fiers d'applaudir leur succès.

Répondu par le colonel Strange, pour la Société Historique de Québec ; A. de Bonpart, pour l'Union Catholique de Montréal ; H. J. B. Chouinard, pour l'Institut-Canadien de Québec ; Dr. Dionne, pour le Cercle Catholique de Québec.

Discours du Dr. HUBERT LARUE, professeur de l'Université-Laval :

« Des meilleurs moyens à prendre pour développer la littérature canadienne » : tel est le sujet que l'Institut-Canadien d'Ottawa m'a prié de traiter à l'occasion de l'importante solennité qui nous réunit en ce jour : ce sujet n'est pas neuf ; et pour d'autres littérateurs que la nôtre, ce sujet, bien souvent, a été un thème fécond sur lequel s'est exercée la verve des poètes et des prosateurs.

Depuis Horace, Juvénal, Catulle, Tibulle, Propertius et tant d'autres poètes renommés de l'antiquité païenne ; depuis cette intéressante veuve du 17e siècle qui adressait ses touchantes lamentations à Louis XIV en faveur de ses tendres brebis qu'elle ne pouvait paître convenablement ; depuis ces époques reculées jusqu'à celle des littérateurs canadiens d'Ottawa, de Montréal, de Québec et des Trois-Rivières, que de plaintes, en prose et en vers, a fait éclore ce sujet bien vieux, hélas ! mais cependant toujours jeune, quoiqu'on n'aime guère à le rajouter !

L'histoire est remplie de noms de poètes indigènes, de prosateurs faméliques qui passaient par les chaumières, par les manoirs, par les châteaux, déclamant leurs poèmes, chantant leurs chansons, et ne demandant pour prix de leur peine que la charité ! c'est-à-dire, un morceau de pain qu'ils allaient tremper mélancoliquement au ruisseau du voisin, ruisseau de prolétaire.

Horace, un jour, était parvenu à modifier cet odieux régime ; ce dont fait foi la première de ses odes qui est intitulée : *Ad Maecentum* !

A MÉCÈNE !

*Maecenas, dit Horace, stavis edita regibus,
O et prociandum, et dulces decus meum !
Sunt quos curricula pulverem Olympicum
Collegisse javat !*

« Mécène, de royale lignée, ô mon appui et ma gloire ! Il en est qui mettent leur ambition à se couvrir de la poussière des courses olympiques ; et, lorsque les roues brûlantes de leurs chars ont remporté le premier prix, ils se croient au-dessus des dieux maîtres de l'univers.

« L'un est heureux si la faveur d'un peuple inconstant l'élève aux honneurs suprêmes ; l'autre, s'il entasse dans ses greniers toutes les moissons de la Libye.

« Moi, la couronne de lierre qui orne le front des poètes me rapproche des dieux... Que Mécène me compte parmi les maîtres de la lyre, et mon front élevé touchera les astres ! »

On sait comment Mécène payait les œuvres de son poète ; on sait qu'Horace avait palais sur l'Esquilin, maison de campagne à Tibur.

Ce touchant commerce d'amitié entre Horace et Mécène ne devait pas trouver en Auguste, maître du monde, un cœur insensible ; et bientôt, pris d'un accès de douce jalousie, Auguste adressait au favori de Mécène quelques lettres pleines de délicats reproches que l'histoire, heureusement, a conservées.

« Sache, écrit Auguste à Horace, sache que je suis irrité contre toi—*Irasci me tibi scito !* de ce que, dans des écrits de ce genre, tu ne confères pas avec moi de préférence. Redoutes-tu qu'auprès de la postérité tu te fasses tort, en laissant voir que tu es mon ami ? »

Dans une autre lettre, le même César Auguste écrivait au poète :

« *Sume tibi aliquid juris apud me, tanquam si convictor michi fueris.*

« Assume tous les droits que tu as sur moi, comme si tu étais mon commensal. J'aurais voulu que tu le fusses, si ta santé l'eût permis—*si per valetudinem tuam potuisset.* »

Le commensal d'Auguste ! Involontairement, on regrette qu'à cette époque Horace ait mérité d'être dyspeptique.

Auguste ajoute :

« Notre cher Septimius pourra te dire comme d'autres quel souvenir je conserve de toi. Si tu as cru devoir mépriser mon amitié, je ne te paie point du même mépris. »

Tel était, il y a deux mille ans, l'échange de bons procédés qui avait lieu entre Auguste, maître du monde, et Mécène, le ministre d'Auguste, et Horace, fils d'un affranchi !

Mais il n'en fut pas toujours ainsi ; écoutons les accents de détresse que profère Juvénal, cet autre favori des muses :

« *Et spes et ratio studiorum in Cæsare tantum !* »

« L'espoir, l'encouragement des lettres se trouvent dans César seul ! »

« Seul !—César—à cette époque orageuse, a souri aux muses éplorées, lorsque nos poètes célèbres et renommés étaient réduits à diriger—*conducere*—des établissements de bains à Gabies, des fours à Rome ; lorsque d'autres ne trouvaient rien de honteux ou d'ignoble à se faire crieurs publics. »

Baigneurs, boulangers, huissiers ! voilà quelles étaient, au temps dont parle Juvénal, les destinées des poètes et des écrivains livrées au génie des Césars seuls—*in Cæsare tantum !*

« Cependant, nous n'en écrivons pas moins, ajoute le poète—*nos tamen hic agimus... et*, sur le sable fin, nous traçons des sillons et bouleversons un sol stérile avec la charrue. »

« Et toi, malheureux, *miser*, brise ta plume ! *Frange miser, calamos.* Efface ces combats, fruits de tes veilles, toi qui, dans un misérable réduit, composes des vers sublimes pour n'obtenir qu'un lierre et de misérables statues. N'attends rien de plus. Le riche avare—*dives avarus*—ne sait qu'admirer, exalter le talent, tel qu'un enfant en extase devant l'autel de Junon ! »

Telles étaient les plaintes amères que faisaient entendre les grands poètes de l'antiquité.

Cependant, leurs vœux n'ont jamais, à mon avis, dépassé les limites d'une sage réserve. Horace, le plus gâté entre tous, exprimait modestement ses desirs dans les termes suivants :

« Quels sont les vœux du poète, le jour où il consacre un autel à Apollon ? Il ne demande ni les riches moissons de la fertile Sardaigne, ni les nobles troupeaux de la brûlante Calabre, ni l'or et l'ivoire de l'Inde, ni les terres que minent sourdement les eaux paisibles du Liris.

« Pour moi, l'olive, la chicorée, la mauve légère me suffisent. Fils de Latone, voici mes vœux : jouir en paix, sain de corps et d'esprit, du peu que je possède, et couler une heureuse vieillesse sans déposer ma lyre ! »

De la mauve légère, de l'olive, de la chicorée... vœu fort discret ! Les littérateurs canadiens se montreraient-ils plus exigeants ?... Horace a fait toutefois une omission grave que je tiens à réparer. Dans cette ode il ne dit mot de ces délicieux vins de Falerne et de Massique qu'il a tant chantés, et avec une telle abondance de gracieuses épithètes, qu'il est à regretter, vraiment, que l'antiquité ne nous ait pas transmis le secret de ces crûs délectables.

Maintenant, prêtons l'oreille aux accents de Tibulle... Pauvre Tibulle ! mort d'amour à vingt-quatre ans :

« Qu'un autre, s'écrie-t-il, amasse les richesses en monceaux d'or, et possède de nombreux arpentons d'un sol fertile ; que l'approche de l'ennemi le tienne sans cesse en alarme, et que le bruit de la trompette guerrière chasse loin de lui le

sommeil ! pour moi, que la pauvreté m'assure une vie désoignée, et que dans mon foyer brûille un feu modeste !

« Hôte des champs, je veux, dans la saison propice, planter la vigne délicate, et, d'une main exercée, des arbres déjà grands !... »

« Je ne regrette pas les richesses de mes pères, ni les moissons que jadis entassaient mes aïeux ! C'est assez pour moi d'une modique récolte ; c'est assez d'un lit pour goûter le sommeil, et du même siège pour reposer mes membres ! »

Quelle conclusion faut-il tirer des enseignements précieux que nous a transmis l'antiquité ? Cette conclusion la voici :

Aux poètes, aux littérateurs canadiens, il faut l'*aurea mediocritas*, rien de plus, rien de moins.

Baigneurs, boulangers, crieurs publics, ils ne sauraient l'être ; leur tempérament s'y oppose, la faiblesse de leur constitution leur en fait défense. D'un autre côté, le public canadien ne doit pas faire de ses littérateurs des enfants gâtés.

Je ne pourrais, sans hausser les épaules de pitié, voir un de nos bons poètes s'exhiber dans les rues de nos villes avec un *four in hands* dont les roues étincelantes brûleraient le pavé ; je ne pourrais, sans détourner mes regards, en voir un autre sur un cheval de course, échanger des poignées de mains avec ces maquignons vulgaires qui, au dire d'Horace, se croient les maîtres du monde et au-dessus de Jupiter même ; je serais très-courroucé d'en voir un seul entasser dans ses greniers les riches moissons de la Sardaigne et de la Libye, représentées, au siècle magnanime où nous vivons, par le froment de Chicago, ou par les jambons succulents de Cincinnati.

Ce que demandent les littérateurs canadiens, c'est qu'ils puissent dîner... au moins une fois par jour.

Juvénal l'a dit avant moi :

« Non, dit Juvénal, la pauvreté, avec sa froide raison, ne peut faire résonner l'ancre Piérien, ni saisir le thyrsus—*thyrsus contingere.* Nuit et jour la pauvreté est en proie à des besoins renaissants. »

« Horace avait bien dîné quand il s'écriait : *Erue !*—(ce qui se traduit en anglais par : *Hourrah !*) »

Lecteurs canadiens, en retour de votre *débou- nairété*, vos poètes, vos prosateurs contracteront de nombreuses obligations.

La grammaire française—cette marâtre capricieuse, indisciplinée, inasservie—sera l'objet de leurs soins assidus ; vos écrivains n'imiteront pas de trop près la littérature française du jour, littérature en décadence comme était la littérature latine au temps de Quintilien.

La morale sera sévèrement, scrupuleusement respectée dans leurs écrits. C'est trop que de faire du mal durant sa vie, l'idée d'en faire après sa mort est désolante. Vos mères, vos femmes, vos enfants pourront lire leurs compositions sans rougir.

Ils éviteront les exagérations de langage, si communes de nos jours.

Un journaliste français vient de signaler ce défaut d'une façon fort plaisante.

« A tout moment, dit-il, on y est pris. On entend près de soi parler d'une catastrophe ; involontairement on prête l'oreille : c'est une dame qui a oublié son parapluie dans un fiacre. »

« Jadis un homme qui avait une préférence pour le melon, disait tout simplement : « J'aime le melon. » Aujourd'hui l'on dit : *J'adore le melon à en mourir !* Mais, malheureux, continue l'écrivain, en quels termes peindriez-vous vos sentiments à la dame de vos pensées, vous qui aimez le melon à en mourir ! »

Messieurs, il y aurait bien des choses à dire sur toutes ces questions ; mais les limites assignées à une conférence ne me permettent que de les effleurer ; j'abrége.

Parmi les moyens efficaces qui contribueront à développer notre littérature nationale, j'énumérerai les suivants :

1o. La création de bibliothèques de paroisses qui auront l'effet de développer chez notre peuple le goût de la lecture—goût qu'il n'a pas encore acquis. C'est là un point important qui entre dans le programme du département de l'instruction publique, aujourd'hui sous la direction de l'hon. Gédéon Ouimet, dont on ne saurait trop louer le zèle éclairé et l'esprit d'initiative.

2o. La distribution en prix, aux enfants de nos écoles, d'ouvrages canadiens, dont le mérite est admis et reconnu ; ce projet est en voie d'exécution.

3o. L'octroi de généreuses récompenses sous forme de médailles d'honneur ou de bourses rondellettes aux écrivains qui sortent victorieux des concours littéraires.

L'Institut-Canadien de Québec, il y a 30 ans et plus, avait établi un pareil concours.

L'Université-Laval, il y a une dizaine d'années, est entrée dans cette voie, en instituant ses concours de poésie.

Deux ans passés, un riche négociant, M. Théophile Ledroit, donnait à l'Institut-Canadien de notre ville deux médailles de prix qui ont été distribuées aux concurrents heureux à une séance solennelle, avec un éclat dont on n'a pas perdu le souvenir. Cette année, un favori des muses, et, en même temps, un favori de la fortune, M. Ls. Fiset, a fait don à l'Institut de Québec de la somme de cent piastres qu'il offre en prix pour le meilleur travail sur un sujet d'une importance capitale pour l'avenir du Canada : *L'Agriculture dans la Province de Québec.*

Honneur à ces Mécènes canadiens ! les premiers entrés dans cette honorable voie, ils auront—souhaitons-le—de généreux imitateurs !

Enfin, messieurs, en quels termes parlerai-je de ce superbe édifice dont vous venez de faire l'inauguration solennelle—édifice érigé par la

munificence des citoyens d'Ottawa, au prix de sacrifices sans nombre, en l'honneur des lettres, des sciences et des arts ? Ce congrès littéraire d'Ottawa, le premier de ce genre dans la confédération canadienne, est un événement qui fera époque dans l'histoire de notre littérature.

Il est bien permis aux autres villes, à Québec particulièrement, d'envier votre bonheur, et d'éprouver un léger sentiment de jalousie ! Mais bientôt, je n'en doute nullement, Québec saura tirer une douce vengeance d'Ottawa, en conviant tous les littérateurs du pays à un deuxième congrès, lequel se tiendra, cette fois, dans l'enceinte des vieux murs de la vieille cité de Champlain.

Discours de M. JOSEPH TASSÉ :

M. le Président, Messieurs,

La conférence de M. le Dr. LaRue offre tout l'intérêt que nous en attendions. Elle est à la fois bien pensée, pétillante de verve, pleine de sens pratique, et il s'en dégage un parfum d'antiquité qui lui donne un charme tout particulier.

Les souvenirs classiques qu'elle évoque prouvent surabondamment que de tout temps—depuis Horace et Juvénal jusqu'à nos jours—les favoris des muses n'ont pas toujours été les favoris de la fortune, et que de tout temps aussi le public n'a pas toujours suffisamment apprécié le travail des ouvriers de la pensée, qui font tant pour la gloire d'un pays, d'une nation.

L'importance d'une littérature nationale est si bien comprise et a déjà été si bien démontrée, l'importance de conserver dans toute sa pureté et dans toute sa beauté notre langue—la langue de Bossuet, de Corneille et de Châteaubriand—nous a été si éloquemment exposée par l'honorable M. Chauveau, dans son magnifique discours d'hier soir, qu'il serait oiseux de revenir sur ce sujet ; aussi, je me contenterai d'offrir quelques observations sur les conclusions de l'étude qui vient de nous être lue.

Entre autres moyens proposés à développer notre littérature, M. le Dr. LaRue indique : 1o. la création de bibliothèques de paroisses ; 2o. la distribution en prix dans nos écoles d'ouvrages canadiens d'un mérite réel ; 3o. l'octroi de généreuses récompenses sous forme de médailles d'honneur ou de bourses aux écrivains qui sortent victorieux des concours littéraires.

Je n'hésite pas à le dire, ce sont bien trois des principaux moyens d'activer le progrès de notre littérature—déjà si belle, si remarquable, si pleine de promesses pour l'avenir, nonobstant les conditions difficiles où elle a dû naître et grandir. Ce qu'il faut avant tout à nos littérateurs, c'est un public pour les lire, pour les apprécier, pour les encourager de ses suffrages. Ce public ne saurait exister sans l'instruction, sans la diffusion des lumières, et pour atteindre cette fin, l'un des meilleurs moyens à prendre est de créer des bibliothèques, là où il n'y en a pas encore, dans nos villes, dans nos villages et jusque dans nos plus humbles hameaux, ou bien d'augmenter celles qui existent, de livres, choisis avec soin au point de vue du beau et de la morale—livres qui constitueront un trésor précieux, un trésor inépuisable pour la culture de l'intelligence.

Sauf Québec et Ottawa, qui se trouvent placées dans des conditions particulièrement avantageuses, nos villes en général ne sont pas assez richement pourvues de bibliothèques. Montréal est bien la métropole commerciale, financière et industrielle du Canada ; elle est bien encore notre cité la plus populeuse, la plus richement bâtie, cependant, on n'y trouve pas une seule grande bibliothèque publique. Est-ce que l'édition montréalaise, qui a dépensé des sommes énormes en travaux d'amélioration et d'embellissement, ne devrait pas affecter tous les ans une petite partie de son revenu—déjà presque aussi considérable que celui de la province de Québec—à l'établissement d'une bibliothèque publique ?

Nous sommes un peu en arrière, sous ce rapport, de la plupart des villes américaines, où la libéralité publique et individuelle a mis ces puissants moyens d'instruction à la portée du peuple, à la portée de la jeunesse studieuse. Pour ne parler que de Boston, la bibliothèque de l'Atheneum, la bibliothèque de l'Etat et la bibliothèque publique comprennent, réunies, plus de quatre cent mille volumes.

C'est vous dire aussi que nous sommes bien en arrière de ce qui se fait en Europe. On ne saurait s'attendre que le progrès intellectuel soit aussi sensible ici que dans les villes du vieux monde, qui souvent accumulent depuis des siècles les trésors enfouis dans leurs bibliothèques ; mais il n'en est pas moins vrai que nous pourrions faire davantage pour les sciences, les lettres et les arts. Paris seul renferme plus de quarante bibliothèques publiques—dont la principale, la Bibliothèque Nationale—la plus importante du monde entier—contient environ deux millions de livres. Presque toutes les villes de France renferment des bibliothèques publiques, souvent très-riches, et l'on peut en dire autant de la plupart des autres pays de l'Europe—spécialement l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie.

En augmentant l'instruction parmi le peuple, en augmentant par conséquent le nombre des lecteurs, nos journaux et nos recueils littéraires auraient plus de circulation, pourraient être alimentés par un plus grand nombre de plumes, et offriraient une rédaction plus variée, plus intéressante, et par conséquent plus utile. Ce n'est pas le talent qui manque au Canada, tant s'en faut ; c'est là une plante qui, je l'affirme avec fierté, croît en abondance sur notre